

SIX MOIS DANS LA VIE DE CIRIL

DRAGO JANČAR

SIX MOIS
DANS LA VIE
DE CIRIL

roman

Traduit du slovène par
ANDRÉE LÜCK GAYE

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN FINANCIER
DE LA TRUBAR FOUNDATION
(ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS SLOVÈNES, LJUBLJANA)

Titre original :

Maj, november

© Drago Jančar, 2015.

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2016.

ISBN: 978-2-7529-1046-2

Le jeune violoniste ne pouvait pas savoir que c'était bel et bien son destin qui descendait d'un pas un peu incertain l'escalier de la station Schottentor. La démarche hésitante de l'homme en costume sombre et cravate rouge desserrée allait changer sa vie en quelques minutes.

Quand l'homme arriva au pied de l'escalier, il ne s'arrêta pas à cause de la joyeuse musique d'*Alla Turca** qui résonnait en cette fin de matinée dans la grande salle presque vide et dont le son s'égaillait entre le bruit des roues de trams et les voix métalliques des haut-parleurs, il s'arrêta et se mit à inspecter autour de lui, le regard perdu, manifestement il ne savait dans quel couloir s'engager. Ses yeux se promenèrent dans la grande salle, les yeux d'un homme désorienté et un peu triste, sembla-t-il au jeune homme. Il fouilla dans ses poches, peut-être à la recherche d'un ticket ou d'une carte, mais il en tira une poignée de monnaie qu'il laissa tomber dans l'étui du violon et, d'une démarche légèrement chancelante, il continua son chemin. Le violoniste jeta un coup d'œil expert sur cette aumône inhabituelle et vit tout de suite qu'il y avait là beaucoup plus qu'il ne gagnait d'ordinaire en une matinée. Ravi, il s'écria derrière l'homme qui s'éloignait :

– *Boglonaj!*

Il n'aurait su dire pourquoi il avait parlé slovène, quelque

* La *Marche turque* de Wolfgang Amadeus Mozart. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

chose avait jailli de son cœur à la vue du tas brillant de pièces argentées et dorées dans l'étui de son violon. C'était ce que disaient les enfants de sa région quand on leur donnait des bonbons ou des chocolats. Jusqu'alors il avait toujours remercié en allemand, parfois il ne faisait qu'un signe de tête et continuait à jouer.

L'homme s'arrêta et se retourna.

– J'ai bien entendu ?

Il revint sur ses pas. Ciril vit alors que son visage était plutôt rouge, un peu bouffi même, il avait desserré sa cravate comme si elle l'étouffait. Sur les manches et les épaules de sa veste sombre, il y avait des traînées blanches, il s'était probablement appuyé sur du crépi. L'œil expert du violoniste qui au cours de sa jeune vie avait déjà vu bien des choses estima que l'homme chancelant avait passé la nuit à boire.

– J'ai bien entendu ? Tu as dit boglonaj ?

Le violoniste hocha la tête et s'arrêta de jouer.

– Comment as-tu su que je parle slovène ? Est-ce que j'ai l'air d'un Slovène ?

Le violoniste se dit qu'il avait l'air d'un ivrogne. Occasionnel sans doute. Plus exactement d'un solide bonhomme qui a passé la nuit autrement que celles qu'il passe dans le havre sûr de sa maison et qui doit se dégriser rapidement pour redevenir ce qu'il était auparavant. Cette nuit ou ce matin, il avait cherché l'équilibre quelque part et avait traîné ses manches sur le crépi. Maintenant, on aurait dit qu'il était passé sous un rouleau compresseur.

– Est-ce que je sais. J'ai dit ça comme ça. Je suis content que mon jeu vous plaise.

– Qui dit qu'il me plaît ? Je ne suis pas critique musical, rigola bruyamment le donateur.

Et pourquoi pas ? pensa le jeune homme, un critique musical pourrait bien passer sa nuit à boire après un concert au Musikverein. Mais ce n'était pas un critique musical, c'était seulement un homme du genre jovial, gaillard, pas

vraiment sérieux, les messieurs sérieux ne discutent pas, ne plaisantent pas avec les musicos de rue, ils passent aussi la nuit à Vienne autrement que ne l'avait sans doute fait ce monsieur rougeaud. Et au fond, il se fichait pas mal que sa musique lui plaise, il avait jeté dans l'étui plus d'argent qu'il n'en gagnait en trois jours, boglonaj.

L'homme qui parlait slovène dit que ça faisait du bien de rencontrer un compatriote dans une ville étrangère et que c'était utile aussi, maintenant il n'avait plus besoin de chercher les renseignements, ni de se tracasser avec sa carte et ces stations aux noms bizarres, avec ces Schottenring et ces Schottentor, il pouvait lui demander : comment va-t-on à Grinzing ?

Le violoniste expliqua qu'il pouvait aller jusqu'à Karlsplatz avec le U2, de là prendre le U4 jusqu'à la dernière station, Heiligenstadt, et là-bas l'autobus qui l'amènerait à Grinzing. Le monsieur chiffonné gémit qu'il se sentait mal rien qu'à l'idée de monter dans un autobus. L'autre possibilité, expliqua le jeune homme, mais qui demande un peu plus de temps, c'est le tramway numéro 38, celui-là vous y emmène directement. Il dit qu'il envisageait justement d'arrêter de jouer et qu'il pouvait lui montrer le chemin jusqu'à la station de tramway, c'était tout près. Le monsieur jeta un coup d'œil à sa grosse montre et marmonna qu'il fallait prendre le taureau par les cornes.

Il attendit que le jeune homme eût ramassé la monnaie et nettoyé l'étui.

– Si ta copine ne t'attend pas, viens déjeuner avec moi, dit-il.

Le violoniste se dit que sa copine ne l'attendait pas, aucune copine ne l'attendait plus, il en avait laissée une à Ljubljana et il en avait quitté une autre ici. Ce soir, il jouerait dans la cave d'un club, d'ici là c'est un *Würstelstand* qui l'attendait d'abord, il y mangerait une saucisse de Francfort, peut-être aussi une saucisse de Carniole au fromage, une *Käsekrainer*, ensuite ce qui l'attendait à Ottakring c'était le

trou où, allongé sur son lit, son coturne Esad maudissait la vie et cette satanée Bosnie ensanglantée parce que, à cause d'elle, il se retrouvait dans cette satanée et ennuyeuse ville de Vienne. Pourquoi pas? se dit-il.

– Oui, je peux tout à fait aller à Grinzing.

Le monsieur sourit et lui tendit la main. Même si le rouleau compresseur de cette maudite nuit lui était passé dessus, c'était toujours la ferme pression d'une main ferme, de la main poilue d'un homme fort.

– Štefan, dit-il, Štefan Dobernik*.

Et il ajouta :

– Appelle-moi Štefan.

De la station Schottentor, par une matinée de mai, le jeune violoniste partit déjeuner à Grinzing avec son cordial compatriote. Il pensait qu'il allait là-bas pour une heure ou deux, il ne pouvait pas savoir qu'il partait pour la vie. Et ça uniquement parce qu'il avait dit boglonaj au lieu de dire *danke* comme toujours. Ou de faire un signe de tête en guise de remerciement. Ciril Kraljevič, vingt-sept ans, cheveux châtain, habitait provisoirement à Hubergasse, 6, Ottakring; sans emploi, il jouait régulièrement dans un club de jazz.

* En slovène, « dober » signifie « bon ».

Ils partirent par le tram numéro 38 comme le souhaitait Štefan. Jamais en effet il n'avait oublié qu'autrefois, pendant ses études, il était allé à Grinzing en joyeuse compagnie, justement avec ce tramway. Chaque fois qu'il venait à Vienne, il se souvenait de sa jeunesse, jamais effacée de sa mémoire ; c'était au mois de mai comme aujourd'hui. Ce matin aussi, il s'était souvenu et il avait décidé d'y monter. D'une voix forte, il raconta à son jeune compagnon qui tenait son violon sur les genoux comment autrefois, alors qu'il était jeune, peut-être plus jeune que lui, ils étaient allés là-haut pour manger du boudin, du foie, du jambonneau et du rôti de porc à la couenne croustillante assaisonné à l'ail et au cumin, pour boire du vin nouveau, du veltliner vert et du riesling, l'auberge s'appelle un *Heuriger*; là on sent ce qu'est la *Gemütlichkeit* qui signifie comment dirait-on chez nous? demanda-t-il d'une voix forte et il répondit: quelque chose d'agréable. Dehors le soleil brillait, tu vois, annonça Štefan, ici, c'est le cimetière, le *Friedhof*, comme si Ciril ne voyait pas qu'il y avait un cimetière, les maisons sont de plus en plus petites, les Heuriger s'approchent, la *Gemütlichkeit* s'approche.

Štefan tira de son cou sa cravate desserrée, la roula comme un tuyau d'arrosage et la colla dans sa poche. Ciril remarqua qu'il avait des taches de vin rouge sur sa chemise. Ou bien c'était du vinaigre rouge: un peu plus tôt, il lui avait dit qu'il buvait du veltliner ou du riesling, c'étaient des vins blancs.

– Tu es un interlocuteur parfait, dit Štefan avec un sourire de satisfaction, avec toi on peut vraiment bien discuter.

Surtout parce que je ne fais qu’écouter, pensa Ciril, c’est tout le temps lui qui parle.

Ciril Kraljevič fut un peu surpris quand il apprit que le bienfaiteur un brin fripé qui l’emmenait manger du foie, du boudin, du jambonneau et du rôti de porc à la couenne croustillante, ne parlons pas du veltliner vert et du riesling, logeait à l’hôtel *Bristol* tout près de l’Opéra. Sa voiture était garée dans le parking, la voiture que, c’était évident, il ne voulait pas conduire. Il aurait aussi pu aller à Grinzing en taxi, quand on loge à l’hôtel *Bristol*, on ne va pas à Grinzing en tram. Mais c’est ce que Štefan voulait, prendre le tramway comme il l’avait fait il y a longtemps, quand il était jeune. Et puis il ne supportait plus les courbettes du serveur, il avait tout supporté pendant trois jours, les serviettes de table et les sourires, les petits déjeuners avec du jus de fruit naturel, des œufs et le champagne qu’il n’avait pas pu goûter. Car quand il s’agit d’affaires, on doit être absolument sobre, pendant ces trois jours, il n’avait pas bu une petite goutte. C’est seulement la nuit précédente, après le dîner chez *Plachutta* avec Dimitri qu’il avait arrosé le contrat signé, car les affaires étaient réglées. Dimitri est bulgare, il s’appelle Kostadinov, il est de Burgas au bord de la mer Noire. Dimitri « écluse », c’est ce qu’il dit, il « écluse » une bouteille de vodka avant le dîner. Lui, Štefan, ne boit pas de vodka, seulement du vin et encore pas toujours. Mais cette fois, il le fallait, il le fallait, car ils avaient conclu une bonne affaire. Mais ensuite Dimitri, Dimitri Kostadinov avait tout bonnement disparu, un brin chancelant, il était parti en direction de son hôtel, l’hôtel *Marriott*, situé aussi sur le Ring, comme le *Bristol* de Štefan, mais un peu avant. Et lui ensuite avait continué seul, en fait avec des gens qu’il ne connaissait pas vraiment, il s’était retrouvé dans un café d’artistes qui s’appelle *Alt Wien*, c’est bien ce nom-là ?

– Oui, dit Ciril, c’est bien son nom. *Alt Wien* est la dernière station des noctambules.

Alt Wien, et ensuite encore plus loin, jusqu’à la toute dernière station, il ne sait pas exactement où, jusqu’au matin. Il n’était pas rentré à l’hôtel, il avait téléphoné à Ljubljana que tout allait bien, et qu’il resterait encore un jour ou deux. Et il était resté jusqu’à ce qu’il se retrouve à Schottentor et bientôt il allait revivre ce qu’il avait vécu en tant qu’étudiant, quand il ne logeait pas à l’hôtel *Bristol* mais qu’il dormait à la cité universitaire et qu’il était venu à Vienne en train. Bref, M. Štefan voulait être autre chose que ce qu’il était devenu ces derniers temps, il voulait être jeune encore une fois et aller dans un Heuriger, où on soignait toutes les gueules de bois et aussi toutes les misères du monde avec de la bonne nourriture, de l’air frais, et un vin blanc léger presque transparent. Et les misères du monde sont grandes, philosophait Štefan, et quand tu loges au *Bristol*, elles sont encore plus grandes. Que quoi? Plus grandes que quoi? Que lorsque tu fréquentes les étudiants et les filles dans les tavernes. Et même si, il éclata de rire bruyamment, au moment décisif, le veltliner fait des siennes, et même te couvre de honte. Ça continue d’être une petite misère. Faire de la musique comme Ciril à la station de métro n’est pas une si grande misère, et quand on a de la volonté et de la bonne humeur, on peut la surmonter. De toute façon, plus facilement que si on loge au *Bristol*. Dès qu’on loge à l’hôtel *Bristol*, dit Štefan, on doit s’occuper du monde entier. Ciril Kraljevič avait l’impression qu’il aimerait autant loger au *Bristol* que dans ce trou d’Ottakring, avec Esad de Bosnie. Et ses propres misères qui l’avaient contraint à se retrouver ici et à tirer l’archet à la station Schottentor, à côté de l’université au lieu d’être assis dans une de ses salles de cours, lui semblaient franchement insurmontables.

– On ne peut se sentir mal quand on loge à l’hôtel *Bristol*.

– Ah non? s’écria Štefan. Tu verras bien si un jour tu te retrouves là-dedans.

Ciril Kraljevič se dit qu'il ne verrait jamais cela. Il se trompait. Un jour il s'y retrouverait et il verrait. Mais on n'y était pas encore. Attendons. Pour le moment, ils étaient dans le tramway rouge numéro 38.

Štefan avait repris confiance : c'est justement ici qu'un jour, il s'était trouvé dans un groupe d'étudiants, il y avait aussi des filles, et alors qu'ils revenaient en ville, pourquoi cacher cela, on était jeunes, il en avait presque emballé une, il l'aurait fait, car la fille était pour, s'il n'avait pas bu trop de veltliner et de riesling, et malheureusement le veltliner jeune et le riesling avaient été contre lui, ils avaient brisé une douce promesse qui s'était transformée en une petite honte, mais à qui n'était-ce pas arrivé, ça ne t'est pas arrivé à toi ? Le jeune homme était assez gêné, il se dit que ça avait failli lui arriver, quand il avait finalement déshabillé Betty, par bonheur, ça ne lui était pas arrivé, mais pourquoi raconter ça à ce joyeux monsieur ? Avec sa copine, ils s'étaient comment dire perdus.

– Vous vous retrouverez, grogna le monsieur, ou tu en trouveras une autre. Regarde donc combien il y en a.

Il n'y en avait aucune dans le tram, à cette heure seules quelques dames aux cheveux gris venaient en ville. Certaines avaient des cheveux roux, en réalité, ils étaient gris, mais la couleur rouge de leurs cheveux les aidait à se sentir plus jeunes, pourquoi ne se sentiraient-elles pas plus jeunes, il n'y a pas de raison. À l'exception du bruyant Štefan et de Ciril Kraljevič, plus silencieux, au fond peu bavard en général, tout le monde se taisait et écoutait le ronron du tram qui glissait tranquillement sur les rails lustrés. De temps à autre, l'une des dames se tournait vers le monsieur bruyant que, à défaut de comprendre, elles étaient toutes obligées d'entendre.

Ils bavardèrent ainsi pendant la matinée ensoleillée, si on pouvait appeler ça du bavardage, l'homme aux joues rouges criait, son jeune compagnon hochait la tête et parfois aussi souriait pour ne pas offenser cette bonne humeur.

Ils descendirent un peu avant midi à la dernière station de Grinzing et constatèrent que les tavernes étaient encore fermées, elles n'ouvraient que tard dans l'après-midi.

Le visage de M. Štefan s'assombrit, c'est-à-dire qu'il passa du rose rayonnant de la joie et des souvenirs de jeunesse au cramoisi de la colère contre cette sottise inouïe, à savoir que les auberges, ici, étaient fermées à l'heure du déjeuner. Ils s'assirent un moment dans le parc, ils contemplèrent un clocher à bulbe qui traversait les nuages, à Vienne les nuages sont bas. Ensuite, ils lurent les plaques commémoratives de divers musiciens célèbres et regardèrent les jardins et les cours où les bancs étaient posés sur les tables. Finalement ils se retrouvèrent à la station de tram. Štefan avisa avec désespoir une échoppe sur laquelle était écrit *Kebab*. Ciril suggéra qu'ils pourraient peut-être quand même manger quelque chose ici.

– C'est inouï, haleta Štefan, cramoisi, je devrais manger turc à Grinzing?

Ça ne semblait pas aussi inouï au jeune violoniste, à vrai dire, à la dérobée, il regardait avec envie la masse de viande que le Turc coupait habilement en fines tranches et qu'il posait, pour deux filles, sur des pains turcs avec de la salade, de la mayonnaise et d'autres choses qui semblaient inouïes à Štefan. Voilà la reconnaissance des Autrichiens, grognait-il. Nous avons arrêté les Turcs devant Vienne et eux installent un kebab ici qui, à la place du boudin, offre une mixture bizarre qu'on peut difficilement qualifier de nourriture, regarde donc ce ketchup et cette mayonnaise qui coulent sur les doigts de la fille. Mais elle, elle se pourlèche! Le violoniste se permit de dire que ce n'étaient pas nous qui avions arrêté les Turcs devant Vienne, nous avons tenté de les arrêter en route mais nous n'avions pas réussi.

– Et Sobieski alors? s'écria Štefan. Est-ce que Sobieski n'est pas un des nôtres, un frère slave?

Ciril dut reconnaître que c'était vrai. Et c'est vrai aussi, ajouta M. Štefan, que Martin Krpan a sauvé Vienne et son

empereur de Brdavs, le géant turc, et tiens, voilà leur reconnaissance, il montra le kiosque où un jeune type en jean préparait un kebab pour un nouveau client.

– C’est bien de ne pas être turc, dit Štefan.

C’est bien de ne pas être crétin, pensa Ciril.

D’un pas décidé, Štefan sortit de la station de tram, Ciril le suivit. Pourquoi est-ce que je marche derrière un type qui parle comme un crétin? se dit-il. Ils montèrent une rue étroite en face d’une église et se retrouvèrent devant une cour où un homme en veste verte nettoyait au tuyau d’arrosage la saleté que les clients de la veille avaient laissée derrière eux. C’était la seule âme qui vive avec qui il était possible de parler ici. Si on ne comptait pas le Turc du kiosque qui, certes selon Štefan, n’avait pas d’âme, mais qui, malgré ce manque, paraissait tout à fait satisfait d’être turc.

Ils examinèrent l’homme au tuyau d’arrosage en attendant résolument qu’il se tournât vers eux. Car il n’est pas possible, disait le regard ferme de Štefan, il n’est pas possible qu’il ne les invite pas dans son royaume du vin nouveau, du rôti et du boudin et des strudels. Štefan, d’une voix où l’espoir déclinait mais toujours assez déterminé, demanda :

– Excusez-moi, mais quand servez-vous les clients affamés?

Le gaillard en veste verte avança jusqu’au robinet et le ferma de sorte que l’eau cessa de jaillir de son tuyau en caoutchouc.

– Que dites-vous?

– Je demandais seulement quand vous ouvriez.

– C’est écrit sur la porte, s’écria l’Autrichien ingrat qui, selon Štefan, avait trop vite oublié que nous les avions sauvés des Turcs. Pas seulement quand ils ont installé leur tente sur le Prater où ils seraient encore si notre cavalerie, c’est-à-dire la cavalerie polonaise, n’avait pas chargé depuis le Kahlenberg. Nous les avons aussi sauvés quand les Ottomans ont incendié nos contrées, ils ont brûlé deux fois Črnomelj.

– Deux fois ?

Ciril était surpris que cet homme d'affaires qui logeait au *Bristol* connût si bien l'histoire slovène.

– Deux fois, oui, et ça serait aussi arrivé à Maribor si un courageux petit tailleur n'avait ouvert les vannes aux Trois Étangs, alors l'eau avait déboulé dans les fossés sous les murailles et emporté les Turcs qui donnaient l'assaut. C'est ce qui est arrivé, le feu et le sang, nos maisons ont brûlé et nous avons pissé le sang alors qu'eux étaient en train d'arroser leurs jardins avec des tuyaux en caoutchouc.

Štefan était si offensé par leur ingratitude qu'il décida de repartir en ville. Ils n'allaient pas attendre leur bon vouloir. Comme il n'y avait nulle part de tram 38, et que la faim était trop forte après cette longue marche, ils commandèrent des kebabs au Turc joyeux qui souriait par amabilité, comme le pensait Ciril, mais qui pouvait aussi le faire par méchanceté, comme le dit Štefan. Deux kebabs.

– C'est que ce n'est pas mauvais, le kebab, dit Štefan, mais c'est fort bien que Martin Krpan ait coupé leur tilleul dans le jardin de l'empereur. Et eux continuent d'arroser les tilleuls au lieu de servir les clients affamés !

Et il jura vilainement car une grosse goutte de sauce à la tomate était tombée sur la manche de sa veste.

À l'angle, le tramway rouge 38 arriva en tintinnabulant.

Deux silhouettes se penchent sur lui. Elles chuchotent quelque chose, ensuite leurs voix deviennent de plus en plus distinctes, ce sont des voix d'homme, ils discutent de façon plutôt enjouée. Je dors, se dit-il, je dors et ils parlent de moi. Ils sont deux; quand j'étais petit, la nuit, ils venaient près de mon lit. Et maintenant les revoilà. Ce Tsigane, il le connaît, il a un bonnet rouge sur la tête, le capucin aussi il le connaît, lui a une capuche. Il les voit qui se parlent, il entend leurs voix même s'ils n'ouvrent pas la bouche.

Mais dorénavant il ne jouera plus?

Ça en a l'air.

Domage.

Mais il pourra encore, il a emporté son violon.

Il veut commencer autre chose.

Encore une fois?

Il redescendra.

En bas.

En bas, en bas, comme dirait le poète*.

Il ouvrit les yeux. Il n'y avait personne nulle part, rien que le ciel de la nuit au-dessus de lui. J'ai encore rêvé d'eux, se dit-il. Du Tsigane et du Capucin.

Ciril Kraljevič regardait le ciel étoilé de mai. Il était allongé sur le banc d'une aire de repos au bord de l'auto-route, de temps à autre, il entendait le vrombissement

* Dane Zajc.

d'un camion qui fonçait vers le Sud. Et dans les intervalles de silence, le ronflement de sa nouvelle connaissance qui dormait la bouche ouverte sur le siège incliné de sa grosse voiture, près des vitres baissées. La nuit était chaude et claire, au-dessus de lui, la Voie lactée scintillait dans une brume légère, la Petite Ourse pendait sous elle, il la reconnut immédiatement, au fond, se dit-il, c'est la seule constellation que je connaisse depuis mon enfance. L'hiver, il peut trouver Orion, son père la lui montrait pendant les nuits froides, regarde, disait-il, là juste au-dessus du clocher, elle a sept étoiles. D'abord, Ciril ne voyait rien, rien qu'un scintillement dans le ciel, puis lentement, il distinguait un rectangle et trois étoiles au milieu. Oui! s'écriait son père, oui, c'est Orion, regarde bien, elle ne se voit qu'en hiver et seulement par temps clair. Et même ensuite quand il était dans son lit, petit bonhomme qui se sentait encore plus petit sous ces prodigieuses étoiles au-dessus du plafond et du toit, même ensuite, il les voyait, ces étoiles scintillantes quand il se couvrait la tête et fermait les yeux. Et pas vraiment beaucoup plus tard, Ciril lui-même montrait ces étoiles à une fille à Tivoli.

Maintenant, c'est le printemps, par une nuit claire de mai, il est allongé sur un banc de parking d'autoroute entre Vienne et Graz, il regarde le ciel étoilé et ne comprend pas bien ce qui se passe au juste, ce qui lui est arrivé entre la matinée de la veille, où il jouait à Schottentor, et cet instant où, à quatre heures du matin, il ne sait pas où il va précisément, à vrai dire, il ne sait même pas exactement avec qui il y va.

À Grinzing, ils ne s'étaient pas assis dans le tramway qui arrivait en tintinnabulant à l'angle; Štefan, déjà pas mal de mauvaise humeur, avait dit qu'il en avait assez du tram et du métro et aussi des Autrichiens et des Turcs. Le kebab turc et surtout le ketchup turc sur sa manche lui avaient enlevé toute envie d'évoquer ses souvenirs sentimentaux. Même le tram rouge de sa jeunesse ne pouvait plus lui faire

plaisir. Il allait rentrer chez lui à Ljubljana, mais auparavant à l'hôtel. Il héla un taxi qui se trouvait à proximité. Il pouvait le déposer en route là où il habitait.

Ciril dit qu'Ottakring était tout à fait à l'autre bout, merci, ce n'est pas la peine, saluez Ljubljana pour moi. Ce n'est rien, marmonna Štefan à qui la bonne humeur avait passé à cause de leur malheureuse virée, des Autrichiens ingrats que nous avons défendus contre les Turcs et des Turcs qui arrosent leur kebab de tomate qui dégoutte sur la manche de la veste. Ils étaient devant le taxi et il sembla à Ciril que Štefan avait de nouveau un regard un peu perdu, presque triste. Il lui sembla qu'il devait lui dire quelque chose d'encourageant.

– Tu sais, Štefan, tu es un type bien.

C'est ce qu'il pensait. Non parce qu'il l'avait invité à déjeuner, ce qui ne s'était pas fait d'ailleurs, encore moins parce qu'il avait tenu des propos saugrenus de lendemain de fête. Peut-être parce qu'il n'avait pas rencontré depuis longtemps d'homme aussi cordial, moins pétulant c'est vrai après la sortie manquée du matin, mais tout de même un homme étonnamment compréhensif. Et le jeune homme qui se trouvait dans la situation qui était la sienne à cette époque appréciait toute manifestation de bienveillance. Il appréciait la bienveillance de la vieille dame qui, tous les matins à Schottentor, jetait une pièce dans son étui.

Štefan le regarda avec surprise, il y a longtemps qu'on ne lui avait pas dit ça, peut-être même jamais.

Il pensa aussi que ce n'était pas mal que quelqu'un se montrât compréhensif, dans son travail, les gens ne faisaient preuve de bienveillance envers les autres que s'ils pouvaient conclure de bonnes affaires, c'est-à-dire s'ils leur étaient utiles. Ciril Kraljevič et Štefan, lors de leur rencontre à Vienne, n'avaient aucun intérêt en tête, si on exclut la monnaie que le jeune homme avait gagnée ce matin-là.

– Bon, eh bien, sourit Štefan, si tu me connaissais plus, tu ne dirais pas ça.

Peut-être qu'en effet, il ne le dirait pas s'il le connaissait plus.

– Si ce soir, tu n'as nulle part où aller, dit Ciril, viens à Ottakring, on joue du klezmer.

– Vous jouez quoi ?

– Du klezmer. C'est de la bonne musique juive, un peu sentimentale, mais gaie aussi, pour les mariages.

Štefan s'assit dans le taxi et éclata de rire à travers la fenêtre ouverte.

– Oh, si c'est pour les mariages, il est bien possible que je vienne.

Ciril écrivit l'adresse. Štefan fourra le papier dans sa poche et lui fit signe de la main.

Ciril ne croyait pas qu'il viendrait. Maintenant, il allait partir à l'hôtel *Bristol* dont il continuerait à supporter les désagréments puisque, quand on va au *Bristol*, ce n'est pas facile d'être au milieu des portiers en livrée, des serveurs à courbettes, des femmes de chambre charmantes, au milieu des miroirs et des dorures murales, ce n'est pas facile quand on a les soucis du monde entier sur la tête. Avant même de plonger dans une sieste méritée ou de prendre une douche pour se laver de son vagabondage nocturne puis matinal, il aurait déjà oublié le violoniste de la station de métro qui joue quoi déjà ?

Mais il était venu.

Rasé, pull-over clair, chaussures cirées, il avait l'air d'arriver d'un de ces hôtels *Bristol*, d'où il venait en effet. Dans la cave d'Ottakring, dans ce petit espace où résonnait une musique si terriblement forte qu'il eut envie de se boucher les oreilles étaient assis à une petite table, près d'un comptoir improvisé, quelques jeunes gars hirsutes qui portaient des foulards palestiniens et des filles d'aspect un peu négligé, c'est du moins ce qu'il sembla à Dobernik qui ne savait pas que dans ces caves où on joue de la musique juive, mais quelquefois aussi arabe ou balkanique, il ne faut pas avoir l'air d'un homme qui vient de l'hôtel *Bristol*, mais

au contraire d'un jeune homme qui méprise profondément quiconque marche dans le monde en souliers cirés. À vrai dire, ici, il faisait l'effet d'une apparition extraordinaire, engagée par inadvertance en territoire étranger, dans le pire des cas, il aurait fallu le jeter dehors, c'est-à-dire lui montrer le chemin du retour par l'escalier sombre et humide qu'il avait emprunté par mégarde. Et dans le meilleur des cas, le traiter patiemment comme un père venu chercher son fils perdu. Il s'assit dans un coin sombre. De la scène basse où il jouait à côté du clarinettiste, Ciril lui fit un signe de son archet. Štefan hocha la tête et regarda vers la sortie, l'air un peu désespéré. Ils jouaient *Tum Balalajka*, les rares clients se balançaient en rythme. Pendant le *Joyeux tailleur*, quelqu'un se leva et se mit à danser, les bras écartés.

Ciril Kraljevič était allongé sur le banc d'une aire de repos, à l'horizon un vent léger remuait les arbres sombres d'un bosquet, il regardait les étoiles en écoutant le ronflement de Štefan. C'est seulement maintenant qu'il essayait de comprendre ce qui s'était passé, comment il était possible que, maintenant, il soit en train de quitter Vienne en compagnie de cet homme qui ronflait et maugréait quelque chose d'indistinct dans son sommeil, en compagnie d'un homme qu'il avait rencontré la veille au matin. Il rentrait chez lui ? Dans sa patrie ? Quel mot curieux pour un jeune homme qui, il y a trois ans, après un long vagabondage, avait décidé qu'il n'avait plus rien à chercher là-bas et qu'il allait partir. Mais cette nuit, c'était comme s'il avait attendu depuis longtemps que quelqu'un vînt et lui dît : lève-toi et mets-toi en route. Tu vas encore croupir longtemps ici ?

Qu'avait-il ici ? Un trou à Ottakring, qu'il partageait avec Esad de Bosnie et dont il réussissait tout juste à payer le loyer. Car Esad ne gagnait rien. Il n'avait pas de volonté, pas de chance. Même si Esad signifie « heureux ». Il maudissait cette sale, sanglante, putain de Bosnie parce qu'à cause d'elle, il se retrouvait dans ce trou avec les toilettes dans le couloir. En attendant que là-bas, ils arrêtent de se

bouffer entre eux. Mais là-bas, il avait au moins une salle de bains, disait-il jour après jour sans lever le petit doigt pour trouver un travail. Quand Ciril lui conseillait de se rendre au bureau des réfugiés, peut-être qu'eux lui trouveraient quelque chose, il disait lentement et tranquillement :

– Je baise le bureau des réfugiés. Moi, devenir éboueur ? À Tuzla, je travaillais à la bibliothèque. Tu penses qu'ici ils vont me placer à la Nationalbibliothek ? À la Hofburg ?

Ciril se demandait si Esad savait vraiment où se trouvait la Hofburg ou alors il avait dû l'apprendre il y a longtemps car depuis qu'ils étaient ensemble, Esad restait couché toute la journée dans son lit, la télécommande à la main. Une fois par semaine, il allait au magasin, un jour de temps en temps, jusqu'au kiosque à saucissons le plus proche. Tous les jours, il engueulait l'Érythréen de l'appartement voisin, c'est-à-dire du trou d'à côté, qui s'énervait parce que Esad faisait sécher ses chaussettes dans la salle de bains du couloir. Il n'aimait pas l'Érythréen, celui-ci s'était trouvé du boulot, il vendait des journaux dans la rue. Moi, bibliothécaire, je devrais courir tous les soirs dans les rues en criant : *Le Courrier*, édition de demain ? Hier encore quand Ciril était revenu de son étrange promenade à Grinzing, il pestait contre l'Érythréen :

– Je baise sa mère, *il m'en veut pour les chaussettes**. Fick dein mutter, fuck your mother, *voilà ce que je te dis* u alle sprachen that I speak.

La vie avec Esad devenait insupportable.

Ce qui rendait la vie supportable à Vienne, belle même par moments, c'était de jouer dans la cave d'Ottakring où il avait rejoint un *band* de klezmer qui cherchait un violoniste. Et ses bandits, comme ils s'appelaient en plaisantant, le clarinettiste Igor, d'Ukraine, les deux Autrichiens Otto et Johan qui jouaient du violoncelle et de la contrebasse. Parmi les bandits, il y avait aussi une femme, la chanteuse Ewa.

* En serbo-croate dans le texte.

Le leader du groupe était un guitariste, Leszek, originaire d'une petite ville à la frontière lituano-polonaise. L'endroit s'appelait Sejny et c'est pourquoi le groupe s'appelait Sejny Klezmer Band. Ciril n'avait jamais entendu parler de Sejny, ça faisait penser à quelque chose comme Bistrica, Bistrica Klezmer Band, mais il se trompait. Dans cet endroit, lui avait raconté Ewa, il y avait eu une importante communauté juive et une belle synagogue, mais il n'y avait plus ni juifs ni synagogue, la guerre avait tout emporté. Elle aussi était de Pologne et elle lui avait parlé pendant des heures du klezmer et de sa vieille âme qui chante et rit et pleure et se dispute avec Dieu. Elle avait retrouvé dans cette musique sa lointaine origine juive depuis longtemps christianisée, et elle chantait merveilleusement, en yiddish, d'une voix un peu rauque, une valse envoûtante et triste, *Nokh Eyn Tantz...* Leszek et Ewa connaissaient l'âme secrète de ces mélodies, pour les autres bandits, c'était seulement de la musique, ethno, jazz, ce qui ne les empêchait pas de jouer avec joie et passion, parfois même avec âme. Dès le premier instant, dès qu'il l'avait entendue chanter, Ewa avait été pour Ciril une belle âme, intéressante et profonde. Malheureusement épouse de Leszek. *Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain.*

C'était tout ce qu'il avait, le matin à Schottentor où il jouait la *Petite musique de nuit*, et le soir à Ottakring où il se plongeait dans les joyeux airs de klezmer et dans une nuée de mélodies sentimentales juives d'Europe centrale.

Et Betty? Est-ce que Betty n'était rien? Il l'avait rencontrée au moment où il essayait de s'inscrire à l'Académie de musique. Il n'était même pas arrivé à l'audition. La volonté lui avait manqué devant les formulaires à remplir, devant le regard sévère de la dame qui, derrière ses lunettes à monture dorée, l'observait à son bureau en lui expliquant courtoisement qu'il fallait payer une caution. Il n'avait pas cet argent. Il avait celui de son père, de quoi vivre

modestement deux mois. Ensuite, elle avait dit qu'on n'enseignait pas la langue ici, et que ce serait quand même bien d'apprendre l'allemand avant. Il décida donc de trouver d'abord de l'argent, comment, il n'en avait aucune idée, ensuite il apprendrait l'allemand, ensuite, il se présenterait à l'audition où il jouerait si brillamment qu'on l'accepterait sur-le-champ et avec enthousiasme. Il n'était pas allé jusqu'à l'audition, il était allé jusqu'à Betty. Il l'avait rencontrée à la librairie où il achetait des manuels de langue, *Ne nous soumetts pas à la tentation*, voilà ce que son père lui avait appris à prier.

Il l'avait rencontrée là, ils avaient bavardé devant un café, il lui avait parlé des vertes montagnes de Slovénie où il avait passé son enfance, de Ljubljana où il avait étudié, Betty avait été charmée, elle-même venait des montagnes de Styrie et elle avait entendu dire de Ljubljana que c'était une belle ville, elle aurait aimé y aller. Elle étudiait quelque chose comme l'anthropologie culturelle, c'est-à-dire que Ciril pouvait être un bon cas pour une recherche culturelle et anthropologique. Il lui promit qu'un jour il lui ferait visiter la Slovénie, pas seulement Ljubljana, Piran aussi, où la mer scintillait et où ils iraient manger du poisson dans une petite auberge sur la jetée, ils boiraient aussi du vin. Il dit qu'il l'appellerait Betka. Elle n'avait rien contre, il pouvait l'appeler ainsi. On l'avait baptisée Elizabeta, c'est-à-dire Élisabeth, mais ça lui semblait trop vieillot, c'est pourquoi elle s'appelait Betty. Elle ne fut pas seulement charmée, elle fut aussi touchée quand il lui dit comment il avait décidé de venir à Vienne commencer une nouvelle vie. Elle fut si charmée et si touchée qu'au bout de quelques jours il put la déshabiller, comme une poupée, dans sa chambre d'étudiante pleine des poupées de son enfance. Ensuite il s'était allongé sur elle comme sur une poupée immobile, peut-être un peu effrayée, mais les poupées ne le montrent pas. À la fin, il avait eu l'impression qu'il avait vraiment fait ça avec une poupée gonflable comme celles que, paraît-il, des types

pervers achètent dans des magasins classés X et emportent dans leur lit. Mais lui n'était pas pervers, lui voulait une femme chaude qui parfois riait, parfois pleurerait. Elle, elle était seulement charmée et touchée, et encore seulement devant un café. Elizabetka n'était intéressée que par l'étude de l'anthropologie culturelle et par les poupées de sa chambre. En réalité, le destin de Ciril ne l'intéressait pas, ni sa décision courageuse de recommencer seul, elle n'avait envie ni de rire ni de pleurer, ni de baiser non plus.

Et voilà. C'est tout ce qu'il avait ici, pas ici, là-bas derrière, dans la ville qu'il quittait.

Vers minuit, ils avaient joué une dernière fois et Ewa avait chanté *Nokh Eyn Tantz...* Štefan avait dit que finalement, elle n'était pas mauvaise, cette musique klezmerl.

– Pas klezmerl, avait corrigé Ciril. Klezmer.

– Bon, klezmer, avait dit Štefan. Si tu veux, tu peux venir avec moi.

– Où ?

– À Ljubljana.

Son cœur avait battu plus vite, comme s'il avait tout le temps attendu que quelqu'un lui dît ça.

– Je viens, avait-il dit, je viens.

Après avoir jeté ses affaires dans son sac, il avait tenté de réveiller Esad pour lui dire au revoir, je pars, lui avait-il dit, je me tire. Esad avait bougonné dans un demi-sommeil qu'il lui laisse au moins son putain de sommeil, *ako je več život jeben*, la vie est déjà assez merdique...

Sur la table, il avait laissé le loyer du mois et un mot : Esad, rentre en Bosnie.

Il s'assit sur le siège avant de la grosse automobile noire qui partit en mugissant sur les routes désertes et ils se retrouvèrent vite sur l'autoroute. Il jeta un coup d'œil circospect sur le large visage de Dobernik éclairé par les lampes témoins du tableau de bord. Pendant un moment, sa tête dodelina et Ciril saisit le siège à deux mains. Et si le bonhomme s'endormait ?

Il ne s'endormit pas.

Il secoua la tête et se pencha en avant pour mieux voir la route éclairée par les phares puissants. Il dit que ces longs virages étaient assez difficiles la nuit, il fallait être sacrément concentré.

– Et bien reposé, ajouta-t-il.

Tous les deux éclatèrent de rire : personne dans cette voiture n'était vraiment bien reposé.

Ciril dit qu'il avait l'habitude parce qu'il jouait de nuit, Štefan avait vu où. Le conducteur secoua la tête.

– Mais tu ne fais rien d'autre ? demanda-t-il, peut-être seulement pour ne pas s'endormir.

Ciril dit qu'il avait étudié l'ethnologie à Ljubljana. Il était parti à Vienne pour étudier la musique.

– Et ?

Et il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas étudié la musique. Il jouait dans un club. Et oui, c'est vrai, aussi à Schottentor.

– Ethnologue... Štefan réfléchit, vous collectez les cœurs en pain d'épices et ce genre de choses.

– On collecte les chansons populaires. On enregistre les chanteurs, on consigne tout.

Štefan grommela que ce n'était pas étonnant qu'il n'eût pas de travail et qu'il jouât dans le métro. Qui paierait tous ces gens qui s'en vont collecter les cœurs en pain d'épices. Ou qui déterrent des poteries et des os. Si au moins tu avais étudié la musique, tu pourrais jouer dans un orchestre, disons chez Privšek, mais là-bas non plus, il n'y a pas de place pour tout le monde. Il n'y a pas de place. On ne peut pas payer tout le monde. Il faut faire quelque chose d'utile pour gagner de l'argent et un homme si jeune ne peut pas attendre dans la rue qu'une pièce tombe dans son étui. Ciril avait de la chance que lui, Štefan, soit arrivé.

– Tu pourras faire quelque chose chez moi, dit-il au bout d'un certain temps. Jusqu'à ce que tu te débrouilles.

– Et qu'est-ce que je ferais ?

– Des bricoles. Tu faucheras un peu l'herbe. Tu jardineras, nous avons un jardin assez négligé.

Ciril éclata de rire.

– Mais je ne suis pas jardinier. Je ne sais pas faire tout ça.

– Mais tu n'es pas violoniste non plus.

Ciril se tut, offensé. Il avait terminé l'école de musique, c'est vrai qu'il n'avait pas fait l'Académie, mais cet homme l'avait entendu jouer, pas seulement dans le métro, au club aussi où ils jouaient du klezmer et, pour un violoniste, le klezmer n'est pas de la rigolade.

– Tu porteras des plis pour moi. Car tu ne penses pas mendier toute ta vie et jouer dans des clubs. Il est possible qu'au bout d'un moment on te trouve un boulot chez nous, tu apprendras à faire autre chose qu'à collecter les cœurs en pain d'épices. Et à jouer du violon. Car tu dois gagner ta vie, n'est-ce pas ?

Ciril avala sa salive et par la même occasion la philosophie, finalement, c'était vrai, il aurait fallu qu'il gagne un peu plus sa vie qu'il ne l'avait fait jusqu'ici à Vienne.

– C'est vrai.

C'est vrai, il est temps de gagner de l'argent. Oui, de l'argent, ses violons chéris et le klezmer, ce n'est pas la question, il lui faut de l'argent. L'argent. S'il en avait, tout serait plus facile. Il est temps que quelque chose change. Qu'il trouve un travail. Il aura bientôt trente ans, ses études à Ljubljana se sont prolongées en un long stage de fin d'études, et en recherche d'un travail où – il en rit tout seul – il pourrait collecter des cœurs en pain d'épices. Mais il n'y a pas de travail de ce genre. Il n'y a pas de place pour tous, Štefan a raison. Les années à Vienne ont passé vite, mais rien de fondamental n'a changé dans sa vie. Et que se passera-t-il à Ljubljana? Quelque chose en tout cas, n'importe quoi, ça ne peut pas continuer comme ça. C'est toujours avec amour qu'il pensait à Ljubljana, tout comme à Milena, la première de la classe avec qui, un matin, après une dernière, une longue nuit passée sans dormir à Moste, il avait écouté le *Nocturne* de Schubert. Nocturne matinal. Et Ljubljana où, au printemps, la brume du matin se dissipe à Tivoli, sur Tromostovje où, pour la nouvelle année au château, on ouvre une bouteille de mousseux bon marché avec des amis en regardant le feu d'artifice, Ljubljana, la ville de ses années d'études, de la joie et de l'attente. De quoi?

Ils doublèrent un camion qui roulait incroyablement vite, en tout cas trop vite, ça n'en finissait pas. Dans le long virage, la voiture commença à dérapier, Štefan appuya sur le frein, erreur, il dérappa encore plus, ils faillirent se retrouver sous les roues de la remorque qui tanguait derrière le monstre.

– Sacré bon sang! s'écria-t-il au bout d'un moment, quand il eut réussi à redresser la voiture, il s'en est fallu de peu.

Ils bifurquèrent sur l'aire de repos de l'autoroute.

– Je ne fume plus depuis longtemps, dit-il, mais maintenant, j'en grillerais bien une. Ce crétin d'Ukrainien m'a tapé sur les nerfs.

Le crétin était le conducteur du camion immatriculé en Ukraine.

Ciril sortit son paquet de cigarettes et lui en offrit une.

Ils allumèrent.

– Je vais faire de toi un homme, dit Štefan.

Il ne pensait pas que Ciril Kraljevič n'était pas encore un homme. Mais il était convaincu qu'il n'en était pas un vrai. Quelqu'un qui joue dans le métro et attend que quelque chose tombe dans l'étui ne peut être un homme complet, même si là-bas dans une cave de Vienne, il joue du klezmerl ou autre chose, ce n'est pas un homme complet, un tel jeune homme n'est que la moitié d'un homme. Un homme complet, un vrai homme a un travail et un appartement et, autant que faire se peut, un diplôme d'économie ou de droit. Même si lui n'en a pas, de diplôme, il a de l'expérience et des affaires. Quand il va à Vienne, il loge au *Bristol*, il déjeune chez *Plachutta* avec Dimitri Kostadinov, celui-là, c'est un vrai homme, il investit dans son entreprise et au dîner, il boit une bouteille de vodka. Parfois même avant le dîner. Štefan n'aime pas la vodka, lui boit du vin, mais seulement après, quand tout est réglé et que l'affaire est conclue. Sinon on peut faire une erreur. Un peu plus tôt, il avait presque fait une erreur.

– Je vais faire un petit somme, dit-il.

– C'est raisonnable, estima Ciril comme s'il était déjà un vrai homme qui peut délivrer des conseils. Dors un peu, je vais me dégourdir les jambes.

Maintenant il est allongé sur un banc, il regarde les étoiles au-dessus du Semmering.

Štefan cessa de ronfler. Il se leva et se traîna dans les buissons. Quand il revint, il s'assit sans un mot au volant.

– Et alors jeune homme, dit-il, tu vas continuer à rêver?

Ciril s'assit à côté de lui. Štefan appuya sur le champignon et fit gémir les pneus. Ils foncèrent vers le Sud, vers le « côté ensoleillé des Alpes ».

Dans ses rêves, il vit deux lézards, en fait deux femelles, leur cri était perçant, il lui sembla que c'étaient des femelles. Ils rampaient sur les lits, l'un, c'est-à-dire l'une, sur le bois de lit, l'autre sur la couverture. Ils tendaient la tête et leur longue langue fendue vers lui. Ils faisaient entendre des cris perçants incompréhensibles et, de leurs griffes, tiraient sa couverture. Il sentait leur corps chaud, muqueux, adhésif, se déplacer sur son ventre, sa poitrine, l'un tirait la langue vers son cou. Mais ce diable ne va quand même pas me mordre, se dit-il. Il se retourna et rejeta la couverture. Toujours dans son sommeil, il pensa qu'il s'agissait de voix humaines, que c'était Esad qui se disputait avec l'Érythréen dans le couloir. Mais pourquoi avaient-ils tous les deux des voix de harpies ?

Il ouvrit les yeux.

Sur le mur, il y avait une grande peinture aux couleurs fortes, vert sombre, un peu orange et jaune aussi. Deux filles à moitié dévêtues qui se jettent à l'eau, à l'arrière-plan une frêle silhouette d'homme qui tient quelque chose dans la main, peut-être un harpon... et la grande masse d'un tronc d'arbre tortueux, rond, en forme de serpent qui se courbe comme un python à travers la peinture et derrière le dos des deux filles à moitié nues, bien sûr, se dit-il, j'ai vu cette peinture avant de tomber sur le lit, ce python, ce lézard, les femmes, je rêvais. Il se leva et regarda la légende sous la grande reproduction :

Paul Gauguin : *Fatata te miti (Près de la mer)*.

Il se rallongea sur le lit et se mit à examiner la chambre dans laquelle il se trouvait. Il entendit un déplacement de chaises et un fracas d'assiettes, puis deux voix de femme.

– Il a encore ramené quelqu'un à la maison.

– Et ce n'est pas Dimitri ?

– Dimitri est en Bulgarie.

– Il a dit qu'il avait un rendez-vous à Vienne avec Dimitri. Je ne serais pas étonnée s'il apparaissait ici. Avec une bouteille de vodka.

Ciril savait que ce n'était pas Dimitri, Dimitri Kostadinov titubait sur le Ring dans la nuit de Vienne, en direction de l'hôtel *Marriott*. Peut-être qu'en ce moment il regarde Stadtpark, il a mal à la tête car il a bu de la vodka, probablement aussi du vin.

– Ce n'est pas Piščanec non plus. Sa femme a déjà appelé il y a longtemps : alors mon chéri fait dodo chez vous, n'est-ce pas ? Comment cette femme peut-elle minauder, j'ai vraiment du mal à la supporter.

Ce n'était pas Piščanec non plus.

– Cet hiver, il a ramené un clochard. On a aéré derrière lui pendant deux jours.

– Cette fois, c'est un musicien.

– Comment le sais-tu ?

– Il a laissé un étui de violon en bas dans le couloir. Et le violon est à l'intérieur, j'ai regardé.

Elle parle de moi, se dit-il.

– Depuis quand Štefan fréquente-t-il les concerts ?

– Si on les organisait dans les caves à vin, il irait certainement.

Elles éclatèrent d'un rire bref, mais qui n'exprimait pas de véritable entrain pour cette plaisanterie faite sur le compte de l'homme qui l'avait ramené à Ljubljana.

Il alla à la fenêtre. Il était dans un appartement en sous-sol, la fenêtre donnait sur une cour couverte d'une herbe haute de printemps. Il devrait tondre ça ? se dit-il. Une femme aux cheveux défaits et en robe d'été était assise à

une table de jardin. Elle mettait ses lunettes de soleil et les enlevait comme si elle ne pouvait décider si le soleil était assez fort ou non.

L'autre plus jeune, en jean collant et chemisier blanc, apportait des assiettes et de la nourriture de l'intérieur, manifestement, elles allaient s'attaquer à un petit déjeuner tardif.

– A-t-il rapporté quelque chose de Vienne? demanda la jeune.

– Et quand a-t-il déjà rapporté quelque chose, dit la plus âgée, celle qui pensait que Štefan irait plus facilement dans une cave à vin qu'au concert. Des Mozartkugeln, c'est tout ce qu'il sait rapporter.

– Laisse tomber, dit la jeune qui prit la défense de son chauffeur de la nuit. Tu sais qu'il est occupé, il n'a pas le temps de courir les magasins.

– Mais pour ramener des clochards à la maison, dit la plus âgée en mettant ses lunettes de soleil avec détermination, pour ça il a le temps.

Ciril se dit que, tout compte fait, ç'aurait été mieux de se réveiller avec Esad à Ottakring. Ici, il n'était pas vraiment le bienvenu.

Il s'assit sur le lit: que faire?

S'il se présente à ces deux femmes, comment leur expliquer pourquoi il se retrouve ici? On pouvait voir, c'est-à-dire entendre, qu'elles avaient l'habitude, parfois c'est Piščanec qui dort, Dieu sait qui c'est, sur qui ensuite sa femme pose des questions, parfois c'est un clochard, aujourd'hui il avait ramené chez lui quelqu'un avec un violon. Elles étaient habituées mais n'en étaient pas moins mal disposées envers la philanthropie de Štefan. Maintenant, il en ramène même un de Vienne, dirait la jeune femme dès qu'il leur aurait tourné le dos. Avec sa gueule de bois et ses Mozartkugeln, ajoutera la vieille en nettoyant avec indignation ses lunettes de soleil. Non, ça ne peut pas bien tourner. Que celui qui l'a amené ici explique l'affaire aux dames.

Attendre Štefan? Oui, mais si le monsieur dort toujours et s'il dort jusqu'au soir? Ou si, ce qui est plus vraisemblable, il est déjà levé, ces gens-là se lèvent tôt, s'il est parti au travail et qu'il ne revienne que le soir? Est-ce qu'il doit croupir dans ce sous-sol jusque-là?

Il regarda un peu autour de lui, l'appartement était tout à fait agréable, une chambre avec une fenêtre sur le jardin et la vue sur les deux femmes qui tartinaient leur pain de beurre et sirotaient leur café au lait, une salle de bains avec douche, un coin cuisine avec un frigo – où il découvrit du lait et un morceau de salami. C'étaient probablement les restes du dernier visiteur, peut-être de celui derrière qui on avait dû aérer. Il but une gorgée, le lait avait tourné, il le cracha dans l'évier.

Il ouvrit la porte du couloir et, sans bruit, ramassa l'étui de son violon. C'est une bonne solution, se dit-il, je leur joue *Nokh Eyn Tantz* pour le petit déjeuner, elles sauront au moins que cette fois leur Štefan a vraiment ramené dans l'appartement du sous-sol un musicos, comme avait dit la plus jeune. Il prit son violon et tendit les cordes. Dès qu'il eut tendu la première, le silence s'installa dehors, maintenant elles se regardent, se dit-il. Il jeta un coup d'œil aux deux indigènes de Gauguin qui s'élançaient dans la mer pour avoir un peu d'inspiration, comme il aimait parfois dire – dès que quelqu'un m'écoute, j'ai de l'inspiration –, ces deux filles à moitié nues avaient vraiment l'air débordantes d'inspiration contagieuse. Et les deux qui étaient dehors devaient se regarder. Au dernier moment, il se ravisa, il préféra finalement exécuter quelques mesures du rondo *Alla Turca* qu'il jouait aux vieux Viennois à Schottentor, dans cette maison, ils apprécient certainement beaucoup Mozart, ça se voit aux reproductions de Gauguin qui sont accrochées au mur.

Il se mit à jouer.

Au début, il hésita un peu, il s'arrêta, but un verre d'eau. Ensuite la musique se débrida, il plongea dans l'extase, il

oublia où il se trouvait, à cette heure il serait déjà dans le métro. Qu'on joue dans le métro, dans une cave ou dans un appartement en sous-sol, la musique est toujours plus forte que l'environnement dans lequel on joue.

Quand il eut fini, le silence régna quelques instants comme après un solo joué brillamment au Musikverein et qu'ensuite les applaudissements éclatent telle une avalanche qui roule sur la pente. Ici on entendit un déplacement de chaises, il lui sembla que quelque chose tombait par terre, peut-être l'assiette du beurre, ensuite il entendit des pas rapides dans l'escalier. Il n'y aura pas d'applaudissements, se dit-il en prenant une position de défense agressive, l'archet à la main. Si elles crient sur moi, se dit-il, je leur crierai dessus.

La porte s'ouvrit et laissa voir la jeune femme, celle en jean et chemisier blanc. Elle ouvrit la bouche comme pour respirer profondément.

– Oh, haleta-t-elle, quand elle eut respiré, oho !

Elle ne cria pas, elle ne demanda pas ce qu'il faisait ici, dans l'appartement du sous-sol de leur maison, elle ne lui dit pas non plus bonjour, elle dit : oh et : oho ! Et elle éclata de rire.

– Oh, un violoniste en caleçon !

C'est seulement à ce moment-là qu'il se rendit compte qu'il était habillé comme il s'était levé, c'est-à-dire à moitié nu, comme il avait dormi, en caleçon et en maillot à manches courtes.

– Excusez-moi, dit-il en rougissant. Il posa son violon et l'archet sur le lit et enfila son pantalon. Je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un entre.

– Il n'y a rien de mal, elle sourit un peu malicieusement. Il fallait que je voie qui joue si bien pour notre petit déjeuner.

– Je m'entraînais un peu, comme tous les matins.

Il pensa à la manière dont ses exercices faisaient sortir Esad de ses gonds. Mais à cette heure, il jouerait déjà à Schottentor.

– Ça valait le coup d'œil, dit-elle en riant de nouveau bruyamment. Un violoniste en petite tenue. Vous vous imaginez monter sur scène comme ça ? Ce serait très original.

Elle se moque de moi, pensa-t-il. Je veux bien croire que

la scène était ridicule, un homme avec un violon en caleçon, mais ce n'est pas cool, je suis dans une maison étrangère, sans défense, je devrais expliquer pourquoi je suis ici.

– Excusez-moi de me retrouver ici.

Il commença à mettre de l'ordre dans ses affaires.

– Je vais ranger tout de suite et m'en aller. Merci pour l'hébergement.

– Il n'y a pas de quoi.

Elle se retourna, prête à partir. Puis elle se ravisa.

– Ce serait mieux que vous restiez encore un peu. Štefan penserait que nous vous avons mis à la porte. Il serait fâché. Et quand il se fâche, ce n'est pas beau à voir. Attendez au moins qu'il revienne. Vous pouvez vous entraîner, vous pouvez vous doucher, il y a des serviettes propres dans la salle de bains. Il y a aussi de quoi manger dans le frigo, servez-vous.

Je l'ai déjà fait, pensa-t-il, du lait tourné.

– Et quand revient-il ?

– Vers le soir, dit-elle. Ce sera mieux pour nous tous si vous êtes là à ce moment-là. Vous serez seul à la maison pendant la journée, mais la clef est sur la porte, l'appartement a une entrée privée, la clef de la porte de la cour est à côté.

Il se dit qu'en effet il ne pouvait partir sans prendre congé de l'homme qui l'avait amené ici.

– Bon, dit-il, je vais aller en ville et je reviendrai ce soir remercier Štefan pour la route et l'hébergement.

– Štefan est mon père, expliqua-t-elle, je l'appelle comme ça, et moi je suis Feliks.

– Feliks ?

– C'est comme ça qu'on m'appelle, sinon mon prénom est Felicita, mais je préfère Feliks à ce prénom idiot dont ils m'ont baptisée.

– Ciril, dit-il, moi je m'appelle Ciril, et c'est mon nom qui est idiot : Kraljevič*.

* En slovène, « kraljevič » signifie « fils de roi ».

– Oh, s'écria-t-elle, oho, et de nouveau elle se mit à rire aux éclats, j'ai vu le prince en caleçon. Et il joue du violon. Mozart.

Son rire résonna dans le couloir et l'escalier quand elle partit.

Où est-ce que je me retrouve, se dit-il, qu'est-ce que c'est que tout ça ?

À cette heure, il jouerait à Schottentor. Et ce soir, il allait leur manquer. Ils ne peuvent se produire sans violoniste. Il fouilla dans ses poches, il allait appeler Leszek et s'excuser. Je me suis tiré, je me suis volatilisé comme l'éther sans dire adieu, je ne peux pas me volatiliser comme l'éther. Qu'est-ce que l'éther en fait ? Quelque chose qui disparaît, je ne peux pas disparaître. Comme a disparu le téléphone qui n'est nulle part, dans aucune de ses poches, ni dans son sac. Il se rappela qu'il s'était allongé sur le banc sur l'aire de repos de l'autoroute. Peut-être que son téléphone sonne en ce moment sous ce banc. Peut-être qu'Ewa l'appelle. Il s'assit sur le lit et jeta un regard vide aux deux baigneuses. Que faire ? Il y avait certainement un téléphone dans la maison. Je ne vais pas, maintenant, quémander le droit de téléphoner, se dit-il.

Il tira une chemise propre, un peu froissée, de son sac de voyage. Il alla dans la salle de bains.

Il ferma la porte de la cour derrière lui et jeta un coup d'œil alentour, il reconnut tout de suite l'environnement. Rožna dolina, la cité universitaire se trouve là-bas, il y a passé quelques années de sa jeune vie. La maison qu'il vient de quitter est presque une villa, oui, on pourrait dire que c'est une villa, manifestement on a modifié, complété, surélevé une de ces petites et agréables constructions qui se trouvaient ici autrefois. Sa couleur rose vif atteste que vivent ici des gens qui aiment Gauguin. Si on repeignait sur la façade les deux baigneuses de la reproduction du sous-sol, se dit-il, ça ne serait pas mal, ça soulignerait encore leur amour pour les impressionnistes français, on pourrait également inscrire *Près de la mer*^{*}, par exemple sous la fenêtre du deuxième étage, car une construction aussi colorée devrait effectivement se trouver au bord de la mer.

Une partie de la cour était couverte d'herbe, dans un coin, il y avait un magnolia en fleur, *im wunderschönen Monat Mai*^{**}, les magnolias du printemps embaumaient dans leurs derniers soupirs.

Il lui sembla qu'un rideau bougeait à la fenêtre au-dessus de l'entrée. Il y avait donc quelqu'un dans la maison. Il pensait qu'ils étaient tous sortis. Mais ce n'était

* En français dans le texte.

** *Au splendide mois de mai* (Heinrich Heine, trad. Gérard de Nerval).

pas son affaire. Son affaire, c'était qu'il était de nouveau à Ljubljana, que la rue était éclairée par le soleil matinal de mai, que tout brillait et fleurait bon le printemps, qu'il faisait vraiment aussi lumineux que n'importe où au bord de la mer, qu'un lilas s'inclinait par-dessus la clôture, le lilas sentait bon, il marmonna une petite ritournelle que chantait parfois Ewa à Vienne... *Wenn der weisse Flieder wieder blüht**... et à l'angle, il déboucha sur Večna pot en direction de la ville. En passant devant la cité universitaire, il accéléra le pas pour éviter d'être submergé par les souvenirs, mais rien n'y fit, les souvenirs l'envahissaient à chaque pas. Un hiver, il était sorti par ici avec une fille dont les lunettes s'embuaient à chaque baiser. Malgré ça, elle voyait bien les étoiles, les sept étoiles d'Orion, celles que lui avait autrefois montrées son père. Elle s'appelait Milena, Milena, la première de la classe, dix à tous les examens, elle l'aimait, elle l'admirait aussi ; quand il jouait du violon, elle était carrément ravie, mais elle était raisonnable aussi, elle imaginait l'avenir : quand nous serons diplômés, quand nous serons mariés, tu joueras des chants populaires à nos enfants, *Le soleil brille, Saute, saute, Marko*. En se baladant dans Tivoli, il entendait son rire, il reconnut le banc sur lequel avec des amis il avait passé une nuit de printemps à boire, peut-être d'été, quelle importance, se dit-il, me voilà comme Štefan Dobernik qui veut aller à Grinzing pour se rappeler à quel point c'était bien quand il était étudiant et cela même si c'était pendant le communisme et qu'ils avaient peu d'argent, mais ils avaient des passeports et juste assez d'argent pour se payer, en voyage de fin d'études, le train jusqu'à Vienne et du vin dans un Heuriger qui pour lui, M. Štefan, s'était révélé trop fort. Ce que savait aussi une fille, mais elle s'était tue discrètement là-dessus. Il était obligé de sourire en évoquant les souvenirs de Štefan.

* *Quand refleuriront les lilas blancs.*

Il décida d'appeler Franci, autrefois ils étaient bons amis. Ils partageaient une chambre à la cité universitaire, le futur ethnologue et le futur juriste, la vie avec lui était plus facile que la vie à Vienne avec le malheureux Esad. Franci étudiait le droit avec un enthousiasme frénétique même si, comme Ciril qui préférait jouer du violon plutôt qu'étudier, il ne savait pas vraiment pourquoi il avait opté pour ça. On doit étudier quelque chose, disait-il, ensuite on travaille, on gagne sa vie, on vit et voilà ! Quelles nuits chaudes ils avaient passé à Tivoli en compagnie de filles et d'amis : tous, charmés, écoutaient Ciril jouer du violon. Ils appelaient Franci Baryton car il avait une voix profonde, ce n'était pas un ténor baryton, il était beaucoup plus proche du baryton de basse. Il aimait terriblement chanter, dès qu'il avait bu un verre de trop, il se mettait à chanter un air populaire, mais il n'avait pas d'oreille, il chantait terriblement faux, encore plus terriblement qu'il aimait chanter. Il chantait incroyablement faux.

Il partit à la poste et se mit à chercher dans l'annuaire. Il trouva le numéro et appela.

– Moi, ici je fais seulement le ménage, dit une voix féminine. Monsieur est à son travail.

Il expliqua qu'il était son ami, demanda son numéro de travail. La femme de ménage hésita, ensuite il l'entendit s'éloigner en glissant. Elle lui dicta le numéro, elle espérait vraiment qu'elle faisait bien, qu'il dise à monsieur que d'abord elle ne voulait pas.

– Marketing nova, récita machinalement la standardiste.

Encore une fois, il exposa ce qu'il avait exposé à la dame qui faisait le ménage.

– Ah, vous voulez parler à M. le directeur, je vous le passe.

– Le secrétariat, dit la secrétaire.

Il expliqua ce qu'il avait expliqué à la standardiste.

– M. le directeur est en réunion. Il vous rappellera.

Il dit que M. le directeur ne pouvait le rappeler car il appelait d'un téléphone public.

– Un moment.

Il entendit des voix, un déplacement de chaises, des pas qui s'approchaient.

– Franc Simonic, retentit une voix d'homme, décidée et puissante.

Il est toujours baryton, se dit Ciril, probablement aussi qu'il continue de soulever des poids tous les matins. Baryton était grand, il avait de larges épaules, tous les matins, il faisait des pompes et soulevait des poids dans leur chambre d'étudiants pendant que Ciril accordait son violon. Et le prénom de Franci avec lequel il était venu faire ses études à Ljubljana ne lui allait vraiment pas, le surnom qu'il avait acquis grâce à ses échecs de chanteur convenait beaucoup mieux à sa puissance.

– Eh Baryton, s'écria Ciril, ce n'est pas facile d'arriver jusqu'à toi.

– Ciril, vieille branche, mais où es-tu ?

– À Ljubljana. À la poste.

– Ça fait plaisir d'avoir de tes nouvelles.

Ça ne sonnait pas de manière très convaincante. Bien sûr, il le tirait d'une réunion. Il attendait que Baryton demande quand ils se verraient, quand ils iraient boire une bière. Mais de l'autre côté, le silence régnait. Ensuite, il se remit à parler.

– Excuse-moi, dit-il, j'ai demandé quelque chose à ma secrétaire.

À l'évidence, pendant qu'il demandait quelque chose, il avait couvert l'écouteur.

– Attends que je regarde mon agenda.

Ciril ne comprenait pas ce qu'il devait attendre mais il attendit.

– Aujourd'hui, ce sera difficile, il entendit de nouveau la voix de Baryton. Je pourrais peut-être demain à midi ? Pour le déjeuner ? C'est bon ?

Une sorte de désappointement monta en lui. Son agenda ? Midi ? Peut-être ? Il allait reposer le récepteur.

– Non, dit Baryton, comme s’il avait senti ce qu’éprouvait son ami. On va se voir aujourd’hui.

Il l’entendit dire à sa secrétaire : annulez mon rendez-vous. Il lui sembla entendre un nom, Pšeničnik, ou peut-être aussi Žitinik, quelque chose comme ça.

– Ciril, s’écria-t-il, pour toi j’ai toujours le temps. À Šestica, comme autrefois hein ? À deux heures ?

– À deux heures, dit Ciril et il raccrocha.

Il était à peine une heure. C’est dur d’avoir autant de temps devant soi. Baryton n’en a pas, il devait regarder son agenda et annuler un rendez-vous avec quelqu’un qui s’appelait Pšeničnik. Soudain, tout ça sembla inutile à Ciril : était-il vraiment nécessaire qu’ils se rencontrent ? Tous les deux avaient passé quelques années ensemble dans une chambre d’étudiants, ils avaient étudié, l’un plus assidûment, l’autre moins, le matin l’un soulevait des haltères, l’autre étudiait le violon. Ton crinrin tous les matins, pensait l’un ; ton halètement et tes haltères, pensait l’autre. Mais ils étaient quand même amis, ils draguaient les filles, le soir ils ouvraient une bouteille de vin, parfois Ciril jouait un air traditionnel pour que Baryton puisse aussi chanter, mais il chantait faux, sacrément faux et tout le monde riait. Ça ne gênait pas Baryton qu’ils rient, Ciril non plus, ça ne gênait personne car ils étaient jeunes et de bonne humeur. Ensuite chacun avait fait son chemin de son côté. Pourquoi devraient-ils se rencontrer ? Il n’aimait pas non plus les rencontres d’anciens élèves, les photos de ces filles désormais mariées, de leurs enfants et de leur mari, parfois aussi de leur maison et de leur voiture. Pourquoi devrait-il rencontrer Baryton ? Parce qu’ils étaient amis à l’époque où les gens savent vraiment pourquoi ils sont amis car ils se racontent leurs amours ratées et leurs problèmes de famille dans les petites villes d’où ils venaient ; parce qu’ils parlent de leurs projets de vie, de politique, de musique et en général de tout, et qu’ils vont ensemble au bizutage voir quelles filles se sont inscrites en droit et en ethno ou

voir les filles de Kunsthistorik, l'Association des étudiants en histoire de l'art, celles-là étaient particulièrement intéressantes ; parce qu'ils vont aussi aux matchs de basket à Tivoli. Pour ça. Même si leurs vies avaient suivi des trajectoires divergentes.

La sienne a fait un détour par Vienne avant de revenir à Ljubljana. Tout est allé trop vite. Une vie sans action et sans événement dont on se souviendra. Et le jour d'aujourd'hui passe, comme s'il n'avait pas existé. Comme passe l'eau verte de la Ljubljanica le long de laquelle il marche ; l'eau qui suit les méandres inconnus du sous-sol karstique apparaît ici pendant un court moment, entourée par les rives et la ville, et se déverse à proximité dans la Save, le Danube, la mer Noire. *Toutes nos rivières se jettent dans la mer Noire*, chante le poète. À Moste, il arpenta les rues qu'il connaissait bien, avant de partir pour Vienne, il avait sous-loué une chambre ici. Au marché, il vit des marchandes de quatre saisons enjouées, d'humeur printanière, devant leur étal qui ployait sous des monceaux de cerises et de fraises, de salades, de carottes et de choux, des enfants qui vendaient des fleurs ; il acheta des pommes, s'assit sur un banc au bord de la Ljubljanica, grignota lentement le fruit goûteux et déploya le journal rempli de nouvelles sur les accrochages des parlementaires dans son pays libre et démocratique, les accrochages au Proche-Orient, sur le concert de la Philharmonie, le vol de la poste à Brezovica, les ralentissements de la circulation et les brillantes prévisions météo. Il retourna au centre-ville et fouina longtemps chez un bouquiniste, pour quelques pièces, il acheta un livre sur les volontaires slovènes qui avaient suivi Maximilien dans ses combats féroces au Mexique et ensuite il se rassit sur un banc du quai de Cracovie et tourna les feuilles du petit livre aux bords un peu abîmés qui, en presque cent ans, avait passé entre tant de mains que ses feuilles tenaient à peine ensemble.

Il avait beaucoup de temps, Ciril continuait de vivre comme pendant ses études quand il était l'ami de Baryton. Le temps était venu où quelque chose devait changer dans sa vie.